

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 62 (1958)

Buchbesprechung: Chronique Littéraire

Autor: Rochat, Jules-J.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

PAR JULES-J. ROCHAT

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

Clarisse FRANCILLON, *Festival*. — La même, *Le Quartier*. — La même, *La lettre*. — Charles BEUCHAT, *Terre aimée*. — C. NELLY, *L'Amour de Liane*. — Werner RENFER, *Oeuvres complètes*. — WILHELM-BOVÉE, *Isabeau*. — Abbé Louis BOUELLAT, *La lyre enfantine*. — Paul JUBIN, *Images du Doubs*. — Roger-Louis JUNOD, *Saint-Imier et le Vallon d'Erguel*. — Jean CHAUSSE, *Moutier*. — P.-S. SAUCY, *Histoire de l'ancienne abbaye de Bellelay*. — E. FAEHNDRICH, *La paroisse catholique romaine de Saint-Imier*. — A.-Paul PRINCE, *Pie XII, ce pape que nous avons aimé*. — Le même, *Chez nous, soyez reine*. — Fernand GIGON, *La Chine en casquette*. — *Pro Jura*. — *Miroirs*. — *Almanach catholique du Jura*.

La tâche du chroniqueur littéraire des *Actes* est bien agréable à accomplir. Les ouvrages qu'on lui demande d'analyser sont, en général, excellents et variés. Le Jura possède, en effet, de bons poètes, des romanciers de valeur, des historiens et des essayistes consciencieux et perspicaces. Lire les œuvres des uns et des autres est un grand plaisir.

Clarisse Francillon est l'un des écrivains jurassiens les plus connus en dehors de nos frontières. Cette romancière que l'on apprécie autant à Paris qu'en Suisse romande, cette romancière que le canton de Vaud revendique parce qu'elle a fait de longs séjours sur les bords du Léman, mais qui est Jurassienne parce que née à Saint-Imier où elle a passé son enfance, cette romancière qui nous avait donné, en 1957, *Quatre ans*, dont j'ai parlé dans ma chronique de l'année dernière, a fait paraître, en 1958, deux recueils de nouvelles, *Festival* et *Le Quartier*, et un roman, *La Lettre*.

La plupart des nouvelles de *Festival*¹ nous conduisent en province ; celles du *Quartier*² empruntent leur cadre à Paris. Clarisse Francillon nous fait pénétrer dans les milieux les plus divers. Mais que l'on soit en compagnie de bourgeois ou d'ouvriers, que l'on ait affaire à des gens du monde, à des artistes, à des étudiants, à des vendeuses, à des artisans ou à des filles de salle, que l'on fréquente des jeunes ou des vieux, tous ces personnages se révèlent petits, durs, égoïstes, préoccupés de plaisirs charnels, souvent quelque peu déséquilibrés. Certes, les héros de Clarisse Francillon, bien dessinés, ne se ressemblent pas physiquement ; à les considérer du dehors, on ne peut les confondre les uns avec les autres ; mais leurs besoins, leurs préoccupations quelque peu terre à terre, leur manque d'idéal sont les mêmes pour tous. L'univers créé par Clarisse Francillon manque de grâce ; on n'y trouve ni espérance, ni joie, mais amertume, mépris, résignation ; le cœur n'y joue aucun rôle, mais bien les instincts. Dans cet univers, on respire mal, parce que l'auteur ne nous offre que la petite vie de gens aux préoccupations mesquines.

Mais ce petit monde, il faut le reconnaître, est peint avec une précision remarquable. On connaît le procédé de Clarisse Francillon. Celle-ci note une quantité de petits faits, accumule les détails qui, peu à peu, créent une atmosphère, donnent figure aux personnages. Ce sont les femmes qui nous paraissent les mieux étudiées dans ces recueils de nouvelles. L'écrivain les a longuement observées. Il sait à quel point elles sont, aujourd'hui, assujetties à leur travail. Leurs aventures amoureuses sont continuellement perturbées, contrariées, par le métier qu'elles ont dû adopter. Le portrait des femmes que Clarisse Francillon nous présente est nuancé, d'une grande vérité.

Détails, petites notations, pluies de faits que l'on croit tout d'abord sans importance : les personnages se dessinent, apparaissent de plus en plus précis ; l'intrigue s'esquisse peu à peu. Le lecteur est pris, captivé.

J'ouvre *Le Quartier* au hasard. Je lis :

Luce mâchonnait sa feuille, une fraîcheur acidulée emplissait sa bouche. Éprouvait-elle vraiment l'envie de poursuivre une conversation genre salons mondains avec ce camarade de Véronique ? Si toutefois ce gars en était un. Dans ses lettres, Véronique n'avait jamais parlé de lui. Luce observa le contour des bras musclés, plus clairs au bord des manches roulées de la chemise, couverts d'un poil soyeux, d'une étonnante blondeur. Il lui sembla que, depuis des années, elle n'avait pas approché un être jeune, réellement jeune. Marcel avait seize ans de plus qu'elle, et ses petits élèves de l'école maternelle à Lille, n'étaient que des bébés. Elle recula un peu :

— Ne restez pas dans cette étuve, il y a de quoi crever.

— Je ne vous dérange pas ?

— Puisque je vous dis d'entrer.

Un vieil imperméable et un chapeau de paille pendaient au porte-manteau.

1 *Festival*. Nouvelles. Lausanne, L'Abbaye du Livre. S. d. (1958).

2 *Le Quartier*. Nouvelles. Lausanne, L'Abbaye du Livre. S. d. (1958).

Une fois habitués à la pénombre, les yeux distinguaient, tout au fond du couloir, le tricycle de l'enfant des Brand, son gros ballon emprisonné dans un filet.

— Juste une minute, alors, le temps de mettre un mot pour Véronique, dit le garçon. Vous êtes la dame chez qui elle habite ?

— Non, dit Luce. Eux aussi sont partis. Ils m'ont prêté leur maison.

Je prends maintenant *Festival* et je tombe sur ce passage :

Odile souleva sa bassine par les anses, elle la fit basculer sur l'évier et la rinça, après l'avoir frottée au sable. Dans le placard, elle prit un corsage rigoureusement propre, mais qui dégageait cette odeur particulière, un peu âcre, des lessives séchées au plafond des cuisines mal aérées. La lucarne s'ouvrait sur une cour encombrée de voitures d'enfants. La chatte, qui n'appartenait à personne, mais que nourrissait la dame du premier-étage-escalier-B-porte-gauche, mangeait des têtes de colin dans un vieux couvercle. On entendit la porte de l'immeuble s'ouvrir, se fermer, se rouvrir, se refermer. Un locataire appela pour savoir si l'encaisseur des quittances de gaz était passé le matin ; un autre réclama sa clé.

Odile hachait du persil pour saupoudrer sa soupe, quand Cousse descendit, poussant devant lui Nicolette. Odile remarqua l'expression maussade, dédaigneuse, obstinée de sa fille, qui lissa les revers de sa jaquette en velours noir et s'assit dans un coin, les mains posées sur sa jupe.

Odile demanda :

— Alors, quoi de neuf ?

— Rien, dit Nicolette.

Cousse jeta un regard furtif vers la jeune fille. Lui aussi eût peut-être désiré apprendre mille choses sur sa journée, sur son travail à la brûlerie où, grâce à un mot de recommandation des patrons confituriers, il avait eu la chance de la faire entrer. Ce dont il se montrait assez fier et elle nullement reconnaissante. Elle trouvait cela naturel. Elle trouvait tout naturel. Et elle détestait qu'on l'interrogeât quand elle rentrait. Elle ne racontait jamais quoi que ce fût. Elle n'avait jamais rien à raconter.

Clarisse Francillon, comme on vient de s'en rendre compte, possède un style très personnel. Sa phrase est nette, sa langue limpide et claire. Son vocabulaire est riche, très riche. Les nouvelles de *Festival* et du *Quartier*, où Clarisse Francillon se montre réaliste et fait preuve souvent d'humour et d'ironie, se lisent avec un intérêt constant.

* * *

Clarisse Francillon a publié également, en 1958, un roman, *La lettre*¹. C'est l'histoire de la passion qu'éprouvent l'une pour l'autre Renée Chaminade, jeune dessinatrice-publicitaire parisienne, et la piquante Espagnole Montserrat. Avec un art remarquable, Clarisse Francillon montre cet amour qui grandit, qui grandit d'autant plus que Renée semble avoir une rivale en Trini ; dans tous les cas, la bien-aimée Montserrat, qui ne manque pas de duplicité, semble vouloir constamment exciter la jalousie de Renée. Si celle-ci pouvait demeurer en Catalogne, près de son amie, ses tourments disparaîtraient ; mais elle doit, pour son travail, qui la fait vivre, rentrer souvent à Paris.

1 Paris, Editions Pierre Horay. S. d. (1958).

Son amour, alimenté de la sorte, s'exaspère, les rencontres à Barcelone, n'en deviennent que plus passionnées. Renée qui, comme toutes les femmes seules aujourd'hui, a déjà ses soucis d'argent, passe encore constamment de la fureur jalouse, des tourments que procurent l'absence de la bien-aimée à la joie délirante des revoirs. L'existence de la jeune dessinatrice, marquée par ces périodes de craintes, de dépression et de bonheur intense, est si difficile que l'on se demande si la brusque fin de Renée est bien accidentelle. Celle-ci, en effet, meurt, sur une plage catalane, au cours d'une plongée sous-marine.

Le sujet de *La lettre* (lettre d'amour trouvée dans les papiers de Renée après sa mort) est scabreux, audacieux. Mais l'auteur l'a traité avec maîtrise. — On ne peut que lui reprocher un ou deux passages un peu risqués. — On finit par oublier l'étrangeté du cas pour ne plus s'intéresser qu'à l'histoire pathétique de Renée Chaminade. Clarisse Francillon décrit avec une extraordinaire précision les tourments et les joies, les alternances de douloureuse anxiété et de bonheur sans mélange de la jeune dessinatrice. Il faut noter que, dans ses recueils de nouvelles, Clarisse Francillon avait déjà présenté quelques femmes attirées par l'amour lesbien.

Dans *La lettre*, Clarisse Francillon nous donne, en plus du portrait nuancé des deux femmes, des croquis en quelques lignes, nets et colorés, d'intérieurs parisiens et de plages espagnoles. Elle sait observer. Elle a l'œil d'un peintre qui enregistre tout :

Maintenant la rambla de Taragone était bourrée de monde. L'orchestre prenait place sur les planches de l'estrade, un peu partout des rondes se formaient pour danser la sardagne. A l'angle d'une ruelle, un garçon vendait des tranches de pastèques posées sur trois caisses, qui semblaient autant de croissants de lune roses parsemés de grosses graines noires.

Il avait cessé de pleuvoir. Des groupes de femmes se dirigeaient vers les églises, en gravissant les marches, coiffées de mantilles, vêtues de robes empesées enflées par des jupons. Les visages se recueillaient, les doigts gantés de frais se croisaient sur les missels. Renée baissa les yeux vers sa jupe froissée, ses espadrilles éclaboussées. A la dérobée elle aperçut son reflet dans une vitrine de magasin, elle se trouva ébouriffée, affreuse.

Ailleurs :

C'était la fin de l'après-midi, un long soleil cuivré embrasait les façades aux fenêtres ornées de lourdes ferronneries bombées. Plus on avançait vers le centre de la ville, plus les artères devenaient larges. Des buildings s'élevaient autour d'un grand square où les lauriers alternaient avec les bancs de pierre. Des cinémas, des banques, des restaurants, des agences de location se succédaient. C'était banal et bruyant. « En somme, constata Gisèle, Valence ressemble à Toulouse ».

Il y a, dans *La lettre*, une grande puissance d'expression. C'est un récit bien construit, mené avec art où Clarisse Francillon se révèle un écrivain de grande classe.

* * *

Quelle œuvre belle, rafraîchissante, réconfortante que *Terre aimée* de Charles Beuchat¹. C'est une simple histoire que nous rapporte l'écrivain jurassien, celle de Jean Desroches, jeune franc-montagnard profondément attaché à son petit pays, un paysan qui aime son métier.

Ils sont nombreux ceux qui, à la campagne, se découragent. Le travail de la terre est pénible et ce n'est pas chaque année que les récoltes sont abondantes. Oui, ils sont nombreux ceux qui pensent qu'à la ville l'argent se gagne plus facilement, qu'on y trouve loisirs et distractions bienvenues. Mais, des gars qui comprennent, aiment la terre, des gars qui ne tiennent pas à quitter leurs champs, il y en a aussi. Jean Desroches en est un. Il entend l'appel du pays en rentrant au village après une longue absence.

Quand Bourg-la-Belle a surgi, par delà les collines, un chant d'amour a retenti dans son cœur. Toute la poésie du passé revenait à l'improviste, avec tant de violence et c'était si beau que Jean Desroches a dû s'asseoir un moment pour mieux écouter. Magnifique ! De toutes parts les bruits du pays convergeaient vers lui, familiers et enivrants. Un coq chantait, des murmures confus montaient vers le ciel ; on entendait, à gauche, les roulements d'un char sur un chemin pierreux. Les freins mal graissés gémissaient à intervalle régulier. Exactement comme jadis, exactement comme toujours, malgré le départ de tant de morts ! Obscurément, au tréfonds de son être, Jean comprenait, à cette heure décisive de son existence, la pérennité de la race et combien l'homme importe peu devant la nature et devant Dieu. Alors, seul en face de l'immensité, il se signa longuement pour implorer la bénédiction du Tout-Puissant sur sa tâche, à lui.

Jean Desroches restera au pays qu'il aime. Il restera au pays, au village, parce qu'il a compris qu'il était né pour une grande chose : « le songe des aïeux à construire, le désir du père à satisfaire ». Il a compris que son père lui avait donné une mission : défricher les terres du haut plateau — de bonnes terres, lui a-t-il dit, lui qui s'y connaissait — et bâtir une ferme. Ce sera dur. Bien des gens se moqueront de lui. Il y en aura pour se mettre en travers de son projet. Mais il tiendra bon, parce qu'il a la foi, parce qu'il a Francine pour l'encourager. Enfin, il remportera la victoire. Du trèfle et de la luzerne pousseront là où l'on croyait que la terre serait stérile. Il y aura du blé.

Aux approches de la moisson, nouvel ébahissement : le plateau resplendissait sous le soleil d'août, cependant qu'une brise délicieuse faisait onduler les chaumes. Les gens voulurent voir le spectacle. Chaque dimanche, une foule de promeneurs se dirigeait vers la montagne. Ils demeuraient figés d'admiration lorsque, au dernier tournant du chemin, la plaine apparaissait, roulant ses vagues d'or ! Une douceur calme émanait des choses et se communiquait aux êtres. L'air pur rafraîchissait les fronts, les yeux se posaient avec ivresse sur le paysage.

Finalement, Jean construit une ferme sur le haut plateau qu'il a soigné, transformé à force de travail. Il a rempli sa mission. Il est satisfait. « En toute vérité, comme en toute simplicité, Bonne-Terre est

¹ Genève, Editions Générales S. A. (1958).

un beau domaine. Jamais, dans ses jours les plus fous, Jean n'avait osé espérer quelque chose de mieux... »

Terre aimée n'est pas que l'histoire de Jean Desroches, le gars volontaire, bâti en hercule, le paysan qui transforme en terres fertiles un plateau planté de ronces et de buissons, qui a accompli une œuvre d'amour, c'est encore l'évocation des Franches-Montagnes, de ses fermes, de ses villages, de ses habitants. Charles Beuchat décrit le pays, il le décrit avec verve, avec enthousiasme, avec lyrisme. A chaque instant, on perçoit tout l'amour que l'auteur porte à cette terre dont il est l'un des fils. Ses personnages, Charles Beuchat les dessine d'un trait ferme. Il les montre tels qu'ils sont, avec leurs défauts et leurs qualités, simples, solides, les uns butés, les autres perçant facilement le secret des choses, de la nature.

Le roman de Charles Beuchat est celui d'un poète qui chante sa terre. Il est celui d'un écrivain au style direct, précis. C'est un ouvrage vivant, constructif, une histoire captivante qu'on lit d'une traite.

* * *

Il y a quelques années, Mme C. Nelly (de son vrai nom Mme Chopard), avait fait paraître, dans un journal jurassien, un feuilleton qui avait été beaucoup apprécié. A la demande de nombreux admirateurs, l'auteur de *L'Amour de Liane* accepta de voir son roman édité¹. Ce fut un succès de librairie ; si je ne fais erreur, tous les exemplaires du roman de Mme C. Nelly sont partis en quelques semaines.

Dans *L'Amour de Liane*, Mme C. Nelly nous conte l'aventure touchante d'une jeune fille qui évolue dans le Midi de la France, en Espagne, en Suisse, dans les milieux de luxe où abondent les tentations. Le chemin que suit Liane a bien des écueils. Il y a, dans cette histoire d'amour, des jours sombres et des jours ensoleillés ; il y a des rires et des larmes ; il y a aussi, comme dans tout roman feuilleton, le serment qui lie finalement deux êtres qui se cherchaient, qui se retrouvent enfin, parce qu'ils étaient faits l'un pour l'autre. Voici le ton du récit :

Il y avait maintenant un an, jour pour jour, que Liane et Guido s'étaient rencontrés pour la première fois. Le plus doux, le plus spirituel, le plus amoureux de tous les printemps, le printemps de Paris, mettait des notes claires dans les marronniers et les platanes des boulevards, agitait d'oiseaux les parcs et les squares et faisait s'épanouir les toilettes des femmes...

Regardant au-dessus de la Seine le ciel se peupler lentement d'étoiles, Liane et Guido étaient tous deux appuyés à leur balcon et voyaient l'eau pailletée d'or charrier dans ses plis les lumières de la ville. Liane quitta le fleuve des yeux et porta ses regards sur son cher mari, sur celui qui était l'artisan de toute sa joie. Très lentement alors, Guido l'attira à lui :

1 C. Nelly, *L'Amour de Liane*. En vente chez l'auteur, Mme N. Chopard-Bourquin, Evillard. Impression : W. Gassmann, Bienne.

— Mon aimée, vivre auprès de toi est un rêve éternel. Comme tu as changé ma vie ! Quelle est, parmi les étoiles sans nombre qui brillent là-haut, celle qui m'a conduit vers toi ? Liane, ma Liane, je cherche à lire l'avenir et dans tes yeux, je ne vois que du bonheur.

Mme C. Nelly a mis, dans *L'Amour de Liane*, tous ses rêves de jeune fille. Elle a repris maintes fois son manuscrit pour l'embellir, pour ajouter à l'histoire des détails tirés de ses lectures, de ses observations. Heureusement, ce roman romanesque, comme l'a fait remarquer un critique français, « n'a pas été fait à coups de procédés rebatus et de ficelles de métier par un vieux routier de lettres exploitant commercialement sa propre signature : il sort tout frais et tout sincère de l'imagination et de la sensibilité d'une jeune femme qui l'a écrit pour elle-même, sans nul espoir de lucre ou de notoriété et qui n'a pas cherché à faire œuvre littéraire ».

C'est ce qui fait le charme de cette touchante histoire qui n'est pas, répétons-le, une œuvre littéraire.

* * *

Grâce à l'infatigable P. O. Walzer, professeur à l'Université de Berne, grâce à la Société jurassienne d'émulation (société éditrice), qui bénéficia de l'appui de l'Institut jurassien et de la direction de l'Instruction publique du canton de Berne, les œuvres complètes de Werner Renfer ont paru¹. J'ai déjà parlé de Renfer et de ses œuvres ici même en 1955 à propos de la remarquable étude que M. P. O. Walzer a intitulée *Visage et vertus du poète jurassien Werner Renfer*². Je serai donc bref aujourd'hui. Je tiens cependant à dire la manière heureuse dont a été marqué le soixantième anniversaire de la naissance de Renfer. On ne pouvait mieux rendre hommage au poète jurassien qu'en éditant ses œuvres, en les mettant à la disposition d'un public qui, je l'espère, se hâtera d'en prendre connaissance.

M. P. O. Walter, critique averti, a compulsé les nombreux manuscrits de Renfer ; il a fait un choix. Il a donné à chaque volume des préfaces et des commentaires qui faciliteront la compréhension d'un poète particulièrement riche, d'un poète qui, comme tous les vrais grands poètes, cherchait à redécouvrir le sens et la valeur des choses, qui jetait sur elles une lumière neuve, qui cherchait à recréer le monde.

Les œuvres complètes de Werner Renfer comprennent trois volumes. Le premier est consacré à la poésie, le deuxième aux romans et nouvelles, le troisième aux chroniques et aux essais.

M. P. O. Walzer a raison de dire que Werner Renfer est le premier écrivain jurassien qui ait pris la poésie au sérieux. « Il lui paraît, écrit-il, que son exercice est affirmation de l'unité totale de la per-

1 *Oeuvres de Werner Renfer*. Porrentruy, Editions de la Société jurassienne d'émulation (1958).

2 Porrentruy, Editions du Provincial. 1954.

sonne et de l'univers, le libre jeu de sa révolte et de son amour, l'utilisation réfléchie des ressources les plus capables de les satisfaire et de les exprimer. De l'homme au monde, il veut tisser les liens qu'inventent la lucidité et la tendresse pour enfreindre les hypocrisies sociales et rétablir les droits d'une espèce de fraternité universelle et d'exaltation généreuse propres à rendre à toute chose son éminente, sa personnelle, sa commune dignité. »

La vie de Renfer fut difficile. Que d'obstacles à franchir ! Que de soucis, de déceptions ! Renfer vécut dans une île déserte, à Paris. Finalement, désenchanté, il revint dans son vallon, où sa lutte pour l'existence ne fut pas moindre qu'à l'étranger, mais où il retrouva une terre qu'il aimait. Son vallon fut un point d'appui qui lui permit de s'évader. Partant du particulier pour s'élever à l'universel, il vécut là son aventure intérieure. Il chanta la nature, la femme ; il se créa un monde à lui, mystérieux, enchanteur. Il exprima avec une extrême satisfaction la beauté du monde, il l'exprima avec joie, avec une fraîcheur exceptionnelle, avec une âme d'enfant.

Il y a, dans Werner Renfer, des pages d'une qualité rare, des pages inondées de lumière ; ainsi *Hannebarde*, merveilleux conte d'amour et de mort que l'on ne se lassera pas de relire.

* * *

C'est pour les enfants qu'a été écrite l'histoire d'*Isabeau, mon petit poulain*¹ Mais combien de grandes personnes sont encore des enfants quand il s'agit d'entendre un délicieux récit.

Isabeau est né dans les Franches-Montagnes ; il parcourt les pâturages dont il devient bientôt le roi ; il gambade sous les sapins, il s'intéresse au petit train qui vient de derrière la Large Journée.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un jour notre poulain eut l'idée d'arrêter le train pour mieux le regarder ! Tranquillement vautré sur la voie, il s'amusa prodigieusement en entendant les sifflements précipités et furieux de la locomotive, mais il ne bougea pas. Alors, le chauffeur Emile sortit de sa cabine, formulant sur Isabeau et sur toute sa famille jusqu'à la dixième génération des jugements qu'un honnête homme ne saurait rapporter ici, et il lui appliqua quelques bons coups de fouet bien placés. Isabeau fila sans demander son reste, sachant pour le restant de ses jours devoir se méfier des fouets des hommes.

L'auteur d'*Isabeau* connaît bien les Franches-Montagnes. En quelques lignes, il décrit le pays. Il prend plaisir, lui, le premier, aux aventures du poulain. Ces aventures, il les conte gentiment, avec un sourire malicieux. L'histoire est charmante. Pour l'illustrer, Paul Bovée a réalisé des planches en couleurs gravées à la main sur lino. Ces

1 *Isabeau, mon petit poulain*. Texte de Bernard Wilhelm ; illustrations de Paul Bovée. Imprimé par Jobin et Lachat, Fribourg. Delémont, Editions Franquemont. S. d. (1958).

images, qui évoquent si bien les Franches-Montagnes, son petit train, ses sapins, ses fermes et ses chevaux sont ravissantes. Paul Bovée y a mis de la fantaisie, de l'humour, de la poésie.

Un délicieux petit livre pour petits... et grands.

* * *

Un autre livre pour enfants est celui de M. l'abbé Louis Bouellat, *La lyre enfantine*¹. Dans ce recueil sont réunis les poèmes parus naguère dans *Cloches de Noël* et *Flocons de neige* dont j'ai parlé en son temps.

Dans la première partie de son livre, M. l'abbé Bouellat parle de tout ce qui peut intéresser les enfants : des mamans, des cloches, des fleurs, de la forêt, des oiseaux, des animaux. Dans la deuxième partie se trouvent des pièces à réciter à Noël.

Les vers de M. l'abbé Bouellat sont clairs et simples, afin d'être immédiatement compris par les bambins qui les liront.

Après le foyer familial
Et le clocher qui me console,
C'est la blanche maison d'école
Qui me plaît au pays natal.

La lyre enfantine de M. l'abbé Bouellat sera bien accueillie dans nos familles.

* * *

L'ouvrage de Paul Jubin sur le Doubs² arrive à son heure. Le Doubs est une rivière dont on parle beaucoup, mais que l'on connaît mal. Car le Doubs ne se confie pas à celui qui l'aborde en voiture, à celui qui le regarde de loin et passe trop rapidement. Le Doubs ne se livre pas immédiatement. Pour savoir ce qu'est cette rivière, en connaître, en goûter les beautés, il faut en suivre le cours, lentement, savoir s'arrêter ici et là, sur une pierre, derrière un bouquet d'arbres, il faut lui rendre de nombreuses visites. Ce n'est qu'après des jours et des jours de flâneries sur ses rives que la rivière révélera peu à peu ses secrets. Car elle a des secrets. Paul Jubin écrit : « La vallée du Doubs est une vieille terre secrète. Elle se plaît à l'écart du monde, cachée dans sa tignasse de forêts. En tapinois, elle glisse sa rivière dans le lit entrouvert de ses rives. Un souffle âpre, mordant, coloré, lui garde jalousement sa virginité sauvage. »

Paul Jubin, qui est de Soubey, connaît le Doubs, lui. Il l'a longuement observé au cours de ses promenades d'adolescent. Ce Doubs, qui

1 Porrentruy, Imprimerie « La Bonne Presse » (1958).

2 *Images du Doubs*. Textes de Paul Jubin ; 20 bois gravés de Laurent Boillat. Editions de « Pro Jura » S. d. (1958).

est mêlé à tous ses souvenirs, Paul Jubin en parle avec émotion. Il nous le fait parcourir de Biaufond à La Motte ; il nous montre l'eau colérique, furieuse, passionnée des rapides de La Goule, l'eau calme, paresseuse, l'eau sage, matée de Saint-Ursanne. Il nous parle du paysage de rochers abrupts, de forêts serrées, du paysage d'une si grande originalité qui est celui de cette rivière qui fuit les routes, fuit les grandes agglomérations ; il parle des quelques villages baignés par le Doubs, des auberges où se restaure le voyageur, dans les gorges profondes ; il décrit les tranchées rouges et noires du pays des drames, les prés gras où la jument cherche un foin pétillant : il rappelle de vieilles légendes ; mais, surtout, il montre la poésie de toute cette région.

Le livre de Paul Jubin est une suite de tableaux qui évoquent les aspects divers de la vallée du Doubs, une suite de chants où le poète dit ses raisons d'aimer une terre qui est parmi les plus belles qui soient.

Voici le poème intitulé *Ocourt* :

C'est une vieille terre humaine avec des pluies, des vents et du soleil. Les bâillements des siècles ont modelé son visage. L'esprit de l'homme, loin de s'y infecter de ferments d'idées, s'y charge d'hérédité sylvestre. Le loup, l'ours et le sanglier sont encore dans les mémoires et les histoires. On connaît toujours le goût des orgies de venaisons, l'odeur du feu. On sent bouillonner l'âpre goût de la lutte en soi : non pas celui des jeux d'épidermes, mais celui des étreintes rudes et combats forestiers.

Quel chemin parcouru depuis l'arrivée des Gaulois, forts et disciplinés dans leurs opérations de chasse et de carnage ! Que d'hommes se sont succédé en cette vallée, à s'étriper, à s'échiner, à suer ! Tous ont connu le parfum du chèvrefeuille, la piquûre des taons, le grésillement nerveux du grillon, la délicatesse de la chair de truite et le rire moqueur de l'alouette quand on lui demande de s'exprimer sur la bonté de l'homme. Car peut-on comparer la grâce de la nature et la faiblesse de l'homme ?

Pourquoi te rendre aux cours universitaires ? Découvre Ocourt, cela vaut mieux ; rien ne dépasse le musée de la nature. Il parle un autre langage que les musées historiques et les vitrines lourdes de javelots. On foule des calcaires poussiéreux : ceux des légionnaires et des saints. On retrouve les buissons d'épines : ceux des défricheurs et des serpents. On revoit la lumière du ciel : celle des yeux de femmes et des chardonnerets.

Et c'est toujours la même eau de source qui coule à la fontaine, le même feu de bois qui lâche des soupirs de fumée bleue, le même foin qui se serre sous les solives. C'est un pays qui sait le goût de la terre, du blé. Et de la vigne. Entrons à l'auberge, un coup de vin nous convaincra.

Paul Jubin écrit bien. Il possède une langue ferme, sonore, colorée, une belle langue.

Pour cet ouvrage, Laurent Boillat a gravé vingt bois, dont on ne saurait dire lequel est le plus évocateur. Les bois de l'excellent artiste jurassien montrent bien les multiples aspects de la vallée du Doubs. Sobres, expressifs, d'un dessin ferme, ils sont dignes du texte qu'ils doivent illustrer.

L'ouvrage, édité par « Pro Jura », de grand format, a été exécuté avec le plus grand soin par l'imprimerie « Le Jura », à Porrentruy :

caractères élégants, très lisibles, papier de luxe agréable au toucher, composition à la main, impression sans défauts.

Images du Doubs est un très bel ouvrage que tout Jurassien voudra posséder.

* * *

C'est un livre bien agréable à lire que celui de M. Roger-Louis Junod sur *Saint-Imier et le Vallon d'Erguel*¹. Son auteur ne répète pas ce qui a déjà été dit. C'est en une page seulement en mentionnant les ruines du château d'Erguel, la tour Saint-Martin, la collégiale, une fontaine, une forge et la maison du chapitre, qu'il résume la naissance, l'histoire de Saint-Imier jusqu'à l'apparition de l'horlogerie. Il s'étend un peu plus sur la cité d'aujourd'hui, sur la cité mi-paysanne, mi-industrielle que l'on comprend mal quand on n'y a pas vécu. C.-F. Ramuz, qui n'avait fait que traverser ces villages horlogers, ne les comparait-il pas à de fausses banlieues ? Il faut y pénétrer, s'y arrêter longuement, y vivre pour savoir ce qu'ils sont. M. Roger-Louis Junod, lui, nous y fait vivre. Il nous introduit dans les fabriques ; il décrit avec une admirable précision le travail de l'horloger ; il montre les machines modernes maniées par d'habiles ouvrières.

A un autre étage, écrit-il, à un autre étage de l'immense usine, dans une longue salle bien éclairée (elles le sont toutes, d'ailleurs, avec leurs baies ouvrant sur la campagne, inondées de lumière), c'est le taillage des pignons. Il faut se pencher ici, au-dessus des machines et les regarder travailler. Elles sont entièrement automatiques ; mais il faut les charger, pièce après pièce : aussi l'ouvrière fait-elle glisser latéralement sa chaise le long d'un rail, paraissant voltiger, tel un insecte butineur, d'une machine à l'autre. Les burins, que guident les cames, s'abaissent comme un dard, comme un scalpel à disséquer l'infiniment petit, et piquent, et taillent, découpent, creusent.

Mais M. Roger-Louis Junod ne s'attarde pas dans ces fabriques. Il tient à nous faire voir le pays, un pays fermé, un pays resserré, tout en longueur, c'est vrai, mais un pays qui, à cause de cela, a son charme, son originalité, un pays magnifique. « ... Où voit-on ailleurs, écrit M. R.-L. Junod, le soleil s'annoncer ainsi dans le ciel, apparaître, comme un ongle aveuglant au plus fin tranchant de la crête, puis la lumière gicler d'une chaîne à l'autre, se plaquer d'un seul coup au nord sur toute une moitié du vallon, tandis qu'au sud les combes paraissent soudain plus ombreuses, plus secrètes, et que monte de l'herbe une tendre, une sensuelle odeur de rosée. »

La description de ce pays est celle d'un poète qui se souvient. Car c'est en lui que M. Roger-Louis Junod retrouve les champs, les vergers, les forêts, les chemins, la rivière, les maisons dont il parle. Peut-être a-t-il fermé les yeux pour mieux voir les nuages retenus prisonniers par les montagnes ; pour mieux voir les jonquilles du printemps ;

1 N° 85 de la collection *Trésors de mon Pays*. Texte de Roger-Louis Junod ; photographies de Jacques Thévoz. Neuchâtel Editions du Griffon. S. d. (1958).

pour mieux voir le pays changer de couleurs sous la pluie, passer du bleu au noir ; pour mieux voir le paysage transfiguré des jours de neige ? Avec les couleurs, les bruits, les parfums, des émotions lui sont rendues. C'est le pays de son enfance, de son adolescence, le pays qu'il porte en lui, que M. Roger-Louis Junod nous donne dans son bel ouvrage, le pays qu'il a vu se transformer selon les heures et les saisons. « Je me souviens », dit souvent l'écrivain — et des images lointaines reviennent que Roger-Louis Junod note d'une plume précise.

M. Roger-Louis Junod parle de Werner Renfer, de Lucien Marsaux, qui sont tous deux de Corgémont. Après avoir évoqué *Un homme à travers le monde*, il écrit :

L'après-midi d'avril où j'ai recherché, feuilletant un peu au hasard, les pages de ses romans (les romans de Marsaux) que j'avais le mieux aimés, le vent chassait vers l'est, par grandes rafales, l'épais fleuve sombre des nuages. Il faisait froid. J'ai parcouru d'anciens chemins, longé la rivière gonflée et brune, et le canal immobile d'où monte toujours la même odeur d'herbes mortes et d'eaux croupies. Le vent me jetait au visage le souvenir d'autres saisons : avril et l'automne se rejoignent ici dans une même âpreté qui serre le cœur. Et je me croyais devenir l'un ou l'autre de ces personnages inquiets, hantés sourdement par d'obscures exigences intérieures, à la fois sans cesse appelés et rejetés, qui sont ceux des livres de Lucien Marsaux et qui, j'en ai l'intime certitude, ne pouvaient naître qu'en Erguel. Puis j'ai retrouvé la longue rue du village, ses talus mouillés, et dans la lumière magique qui précède la tombée du soir les après-midi de pluie, les gouttes qui brillaient sous les branches et pendaient aux fils du téléphone ressemblaient aux boules du gui.

M. Roger-Louis Junod possède une langue claire, un style agréable. Il recherche le mot juste, il aime le détail qui donne de la couleur, qui fait image.

Il ne faut pas se priver de lire les pages si justes, si pleines de poésie que R.-L. Junod a consacrées à Saint-Imier et au vallon d'Erguel.

Les photographies de Jacques Thévoz qui complètent l'ouvrage de Roger-Louis Junod sont éloquentes et d'une grande originalité. Elles nous donnent des aspects inattendus d'un paysage. Elles nous font mieux connaître une terre qui, bien que familière, avait encore des secrets pour nous. Une promenade en compagnie de ce photographe de valeur est toujours pleine d'attraits.

C'est un bel hommage que MM. Roger-Louis Junod et Jacques Thévoz ont rendu à Saint-Imier et au vallon l'Erguel.

* * *

Le plaisir que l'on a à lire l'ouvrage de M. R.-L. Junod, on l'éprouve également en prenant connaissance du *Moutier*¹ de M. Jean Chausse. Il a paru déjà des livres sur Moutier, mais M. Jean Chausse

1 *Moutier*. N° 86 de la collection *Trésors de mon Pays*. Texte et photos de Jean Chausse. Neuchâtel, Editions du Griffon. S. d. (1958).

ne répète pas ses prédécesseurs. Il ne s'attarde pas à l'histoire de la cité, maintes fois rappelée déjà. Pourtant, il la connaît ; il le prouve en précisant un ou deux points du passé prévôtois qui lui paraissent importants. Ce qu'il désire nous communiquer, ce sont les observations qu'il a faites au cours de ses nombreuses promenades dans la cité et ses environs. M. Chausse apprécie les courses à pied ou en voiture ; il en fait même d'assez périlleuses. Il aime flâner ; mais, lui quand il flâne, il ne perd pas son temps ; il observe. Il sait voir, noter le détail important, le détail pittoresque ; il sait considérer l'ensemble, tirer des conclusions.

Les observations de M. Jean Chausse sont, avant tout, celles d'un homme qui se préoccupe de tourisme. Il s'intéresse à la construction, aux noms de rues, aux vents et aux brouillards. Il note que, grâce au courant des gorges, Moutier est débarrassé des brumes de l'automne et de l'hiver.

M. Chausse a tenté, pour nous et pour son plaisir, l'ascension du Graiter. Mais, au sommet de la montagne, c'est encore sa ville qui l'attire. « De là-haut, écrit-il, la ville de Moutier est vraiment séduisante. Les variétés architecturales ne détonnent plus. La construction de la cité sur le grand axe imposé par le fond de la vallée n'a nullement provoqué un rigide alignement des rues et des édifices. La diversité de l'orientation des maisons est même fort agréable ; d'en-bas, elle donnait trop l'impression d'avoir été jetée au hasard sur le terrain, comme des sortants de leur cornet. »

M. Chausse va de l'un des villages du Grandval à l'autre. Puis il s'occupe des gorges, naturellement, de ces gorges qui firent si grande impression sur Goethe, sur le doyen Bridel, sur d'autres voyageurs célèbres encore.

L'ascension du Raimeux, M. Chausse nous demande de la faire en compagnie des varappeurs. Ce n'est pas une petite affaire et seuls des grimpeurs expérimentés peuvent la tenter.

Mais les gorges, l'arête, ce n'est pas tout le Raimeux. Cette montagne exceptionnelle de la chaîne jurassienne, dit M. Chausse, « révèle encore bien d'autres aspects surprenants.

» Le long versant sud est marqué des affleurements du calcaire, qui montre ses étages de gros blocs. C'est d'un bel effet décoratif, comme ces pierres de taille que l'on place en saillie pour l'enjolivement des façades crépies. A l'intérieur des hémicycles rocheux de grands promontoires dressent leurs donjons crénelés. Les lacets des belles « charrières » contournent les hautes tours. On entend le bruit grinçant du char qui monte, avant que le cheval ne s'arrête pour souffler. Plus tard le sifflement du sabot de frein signalera la descente du chargement de bois. »

Pour les promeneurs qui ne recherchent pas de trop grandes fatigues, il y a la montagne de Moutier où l'on trouve du soleil, de belles fermes, des restaurants, des « endroits ravissants, qui portent

des noms merveilleux ». Il y a aussi le Moron, que l'on gagne en cars gris et où l'on découvre de magnifiques pistes pour les skieurs.

Enfin, l'observateur attentif, pénétrant qu'est M. Jean Chausse nous parle du Prévôtois. Il en fait un portrait rapide et qui me paraît être d'une grande exactitude. Prudent, circonspect, mesuré dans ses enthousiasmes, pondéré dans ses jugements, ouvert aux nouveautés, l'habitant de Moutier est aussi fortement régionaliste sans être traditionaliste.

Neuf, très personnel, plein de remarques intéressantes, l'essai de M. Jean Chausse sur Moutier est aussi très agréablement écrit. M. Chausse possède une langue précise qui lui permet de belles descriptions, qui lui permet aussi de condenser ses observations en de brèves et saisissantes formules. Son essai se lit avec beaucoup de plaisir.

Les photographies qui complètent l'ouvrage sont, elles aussi, de M. Jean Chausse. Elles sont celles d'un poète qui ne se borne pas à faire voir une région, mais en découvre l'esprit. M. Chausse montre Moutier, ses maisons, ses édifices, sous des angles nouveaux. Grâce à lui, on comprend toute la beauté, la grandeur, la poésie des montagnes, des forêts où il nous demande de l'accompagner. M. Jean Chausse, dont les photographies sont de véritables œuvres d'art, nous révèle vraiment une région.

* * *

Les Jurassiens, sans négliger le présent et l'avenir, ont toujours aimé se pencher sur leur passé. Depuis quelques années, ils l'étudient, ce passé, avec plus de ferveur. Des ouvrages ont paru, qui relatent la naissance, le développement des cités ; d'autres font le recensement des richesses léguées par les ancêtres. On a restauré nombre de monuments anciens, les édifices qui parlent de la gloire, de la splendeur passées. Mais il n'y a pas que les églises, les châteaux, les fontaines, qu'il faut conserver. Il y a aussi les livres de valeur. Un certain nombre de Jurassiens y ont pensé. Rééditer des ouvrages de qualité touchant à l'histoire, à la culture, à l'économie du Jura, ouvrages devenus si rares que certaines bibliothèques ne les possèdent pas et que d'autres hésitent à les prêter, rééditer des ouvrages qui font partie des richesses de notre petite patrie, éditer des œuvres contemporaines, mais de valeur indiscutable, c'est, en effet, la tâche que s'est imposée la société qui a nom la Bibliothèque jurassienne. Le premier ouvrage de cette collection, qui sera vite appréciée, est l'*Histoire de l'ancienne abbaye de Bellelay* du chanoine P.-S. Saucy, ancien curé des Bois¹.

L'ouvrage du chanoine P.-S. Saucy date de 1869. De l'édition originale, il ne reste pour ainsi dire plus d'exemplaires.

1 *Histoire de l'ancienne abbaye de Bellelay*, par P.-S. Saucy, chanoine de la cathédrale de Soleure et curé des Bois. Bibliothèque jurassienne. 1958. (Delémont).

L'ouvrage du chanoine Saucy est d'un intérêt constant. Le curé des Bois, qui s'était longuement documenté aux meilleures sources et surtout dans les archives de l'ancien évêché, abonde en détails curieux, en renseignements précieux sur cette abbaye qui rendit de si grands services au pays. Après les moines défricheurs, vinrent les moines agriculteurs, ceux qui découvrirent le fromage parfumé que recherchent aujourd'hui encore les gourmets. Bellelay, centre religieux, fut également centre de culture. Dans la lettre qu'il écrivit au chanoine Saucy après avoir pris connaissance de son travail, Mgr Eugène Lachat, évêque de Bâle, dit très justement ce que fut le monastère disparu :

Si Bellelay a laissé dans notre cher pays de si grands regrets, écrit-il, c'est que les religieux, qui ont passé six siècles et plus sur ces monts solitaires, ont apporté avec eux les bienfaits de la civilisation et du progrès chrétiennement compris.

La vie édifiante et austère des moines de Bellelay, dont la plupart étaient Jurassiens d'origine, leur dévouement évangélique au salut et au bonheur des populations confiées à leurs soins ; leur amour de l'étude et de la retraite et, au siècle dernier, ce collège florissant qui comptait parmi ses élèves les plus beaux noms de l'Europe et d'où sont sortis tant d'hommes éminemment distingués par leur piété, leur savoir et leur éducation accomplie ; ces grandes et saintes figures qui se sont encore montrées à l'aurore de ce siècle et qui ont disparu les unes après les autres, s'éteignant dans les labeurs d'un ministère qui ne pouvait lasser la vieillesse de ces hommes de Dieu : tout ce merveilleux épanouissement de la vie cénobitique dans un des plus beaux monastères de prémontrés, demandait un historien sérieux, judicieux et convaincu.

Cet historien fut le chanoine Saucy. Celui-ci rappelle, dans son ouvrage, ce que fut, pour le pays, cette maison qui, fondée en 1136 par Gérolde, de l'abbaye du lac de Joux, fut supprimée en décembre 1797, sous la Révolution ; il dit les fastes de cette institution qui mourut au moment de sa plus grande gloire.

Bellelay, situé au centre de l'évêché, joua encore, depuis la Réforme, un rôle de liaison entre protestants et catholiques. Certaines paroisses réformées dépendaient de l'abbaye ; celle-ci désignait leurs pasteurs et assurait leur entretien. Ces contacts répétés entre personnes de croyances différentes favorisaient l'esprit de tolérance.

C'est l'histoire des abbés de Bellelay que nous conte le chanoine Saucy ; mais, à travers ses chefs, c'est tout le développement de l'institution qu'il retrace. Il porte au couvent beaucoup d'admiration. Aussi ne comprend-il pas qu'on puisse le critiquer. Il s'en prend donc assez vivement aux adversaires de Bellelay. Mais on lui pardonne son ton quelque peu vif quand on songe qu'il écrivit son histoire à une époque troublée, en un temps où les institutions conventuelles étaient durement attaquées. En vérité, le chanoine Saucy est un historien fidèle. Comme le dit M. l'abbé Chèvre, de Bassecourt, dans l'introduction qu'il a écrite pour l'ouvrage réédité, « Le livre est bien écrit : les sources sont sérieuses, exploitées avec intelligence et sagacité. »

La réédition de l'ouvrage du chanoine Saucy arrive à son heure, au moment où l'on restaure la magnifique collégiale de Bellelay, cette église baroque qui n'a pas sa pareille dans le Jura.

L'ouvrage qui a paru aux Editions de la Bibliothèque jurassienne est magnifiquement présenté. En choisissant le papier, le caractère (un garamond corps 10), le simili-cuir de la couverture, d'une blancheur immaculée, les éditeurs ont fait preuve de goût. L'impression en deux couleurs est parfaite.

De plus, l'ouvrage est illustré. Les photographies en hors-texte de M. Meury, de Delémont, sont excellentes et complètent heureusement le texte. Si jamais ouvrage a fait honneur à ceux qui l'ont réalisé, c'est bien *L'Histoire de l'ancienne abbaye de Bellelay* du chanoine P.-S. Saucy, premier volume de la Bibliothèque jurassienne.

* * *

La brochure de M. Emile Faehndrich, curé-doyen, sur la *Paroisse catholique romaine de Saint-Imier*¹ abonde en détails précieux. M. le doyen Faehndrich rappelle la venue de saint Imier dans le val de la Suze ; il parle de la vénération dont l'ermite fut l'objet, de ses reliques. Vint la Réforme. La chapelle construite par saint Imier fut détruite le 10 mars 1530 par des Biennois, soutenus par le pasteur Jonas Boyve, du Val de Ruz ; le corps de l'ermite fut brûlé. Le 24 mars suivant, le culte catholique était supprimé à Saint-Imier. Il ne fut rétabli que trois siècles plus tard, le 10 novembre 1857. La première messe après la Réforme fut dite, à Saint-Imier, le 16 mai 1858. Les messes furent célébrées à l'hôtel de la Couronne d'abord, puis au collège secondaire. L'église, dont la construction commença en 1863, fut consacrée le 14 octobre 1866. Son premier prêtre fut le curé Pierre Mamie, originaire d'Alle. C'est à lui que fut remis, le 29 juin 1862, le crucifix qui avait été sauvé par un fidèle lors de l'incendie de la chapelle de saint Imier, en 1530, crucifix exécuté, entre 1510 et 1520, par le sculpteur Albrecht, de Berne, et conservé pendant trois siècles par une famille Donzé du Peu Claude, d'abord, puis par la famille Frossard-Donzé, des Pommerats. L'un des hommes qui aidèrent le plus au rétablissement du culte catholique dans le vallon de Saint-Imier — qui comptait, en 1861, 1805 catholiques — fut le capitaine Favrod, originaire de Mouthe (dans le Doubs), mais naturalisé Suisse et devenu, en 1832, président du tribunal de Courtelary.

M. le doyen Faehndrich donne d'intéressants détails sur la chapelle incendiée, sur le rétablissement du culte catholique dans le vallon de Saint-Imier, sur la nouvelle église, sur sa restauration (en deux

1 E. Faehndrich, *La Paroisse catholique romaine de Saint-Imier*. Notice historique. Imprimerie St-Augustin, Saint-Maurice (1958). L'ouvrage est en vente chez son auteur à Saint-Imier.

étapes), sur ses cloches, sur les prêtres, les religieuses, les sociétés, les œuvres de la paroisse. Il nous parle du décanat de Saint-Imier créé le 29 novembre 1932, des personnes qui ont joué un rôle dans la paroisse.

L'ouvrage de M. le doyen Faehndrich, qui abonde en renseignements, relate tout ce qui doit être connu, des jours sombres et des jours lumineux de la paroisse catholique de Saint-Imier. M. le doyen Faehndrich écrit :

Cette brochure est sans prétention littéraire. Son but est de rappeler simplement aux paroissiens du vallon de Saint-Imier l'histoire de notre passé paroissial : ses joies et ses souffrances ; ses efforts et sa fidélité. Son but est de nous faire mieux connaître notre église avec tous les sacrifices qu'elle a suscités et les bénédictions qu'elle a répandues.

Son but est de nous grouper toujours plus étroitement autour de notre beau sanctuaire qui nous redit sans cesse notre suprême espérance.

Le but de l'auteur de *La paroisse catholique romaine de Saint-Imier* est atteint. Sa notice historique, richement illustrée, est précieuse.

* * *

M. l'abbé Paul Prince a écrit, sur *Pie XII, ce pape que nous avons aimé*¹ un opusculé qui contribuera à garder vivant le souvenir d'un grand souverain pontife.

La brochure de M. l'abbé Paul Prince est divisée en deux parties intitulées, la première, *Les jalons d'une voie royale* et, la deuxième, *Vicaire du Christ et terre de la paix*. Cette brochure n'a rien de sec ; elle n'est pas encombrée de détails qui ne peuvent intéresser que les historiens ; pourtant, elle renferme tout ce qu'un simple chrétien doit connaître de Pie XII. L'auteur dit lui-même :

Il ne s'agit pas ici d'une biographie de Pie XII écrite selon toutes les règles de l'art. Nous esquissons simplement, dans les grandes lignes, la vie lumineuse d'un pape de sainte mémoire.

En d'autres termes, il y a dans les pages qui suivent la vie de Pie XII racontée par un curé à ses paroissiens.

Claire, bien écrite, abondamment illustrée, la brochure de M. l'abbé Paul Prince sur Pie XII se lit avec grand intérêt.

* * *

Dans une autre brochure², M. l'abbé Paul Prince parle, à propos d'une journée mariale, de la place que tient la Sainte Vierge dans

1 A.-Paul Prince, *Pie XII, ce pape que nous avons aimé*. Imprimerie Saint-Augustin, Saint-Maurice (1958).

2 *Chez nous, soyez reine*. Pages de doctrine et de piété mariale. N° spécial du bulletin paroissial des Franches-Montagnes. Imprimerie Saint-Augustin, Saint-Maurice (1958).

l'Eglise. Il cite les Ecritures, les réformateurs ; il énumère les sanctuaires qui, dans les Franches-Montagnes, sont dédiés à Notre-Dame.

Cette brochure fort bien faite renferme de nombreuses photographies. Elle est une page d'histoire religieuse des Franches-Montagnes.

* * *

Tout le monde connaît Fernand Gigon. Ce journaliste entreprenant, curieux de tout, ce journaliste que rien n'effraie, qu'aucune difficulté ne rebute, ce journaliste toujours par voies et par chemins est venu plusieurs fois parler, dans le Jura, de ce qu'il a vu en Chine. Car, la Chine, Fernand Gigon la connaît. Il y a fait sept longs séjours. Il l'a parcourue en train, mais surtout à pied. Il a fait la connaissance des agents de ville qui, le prenant pour un Américain, lui ont demandé des centaines de fois ses papiers ; il a fait la connaissance de marchands, de commerçants, d'instituteurs, de paysans, de vendeuses, de rebouteux (l'un d'eux l'a guéri d'une douloureuse foulure), d'hôteliers, d'hommes politiques. Constamment, Fernand Gigon a regardé, observé, interrogé. Il s'est attardé dans la rue, il a pénétré dans les maisons, dans les palais. Il compare la Chine d'autrefois à celle d'aujourd'hui. Il a eu des aventures, naturellement, dans ce pays qui n'est pas de tout repos et dont les chefs se méfient des étrangers, surtout quand ceux-ci ont des carnets et des crayons dans leurs poches et portent un appareil photographique en bandoulière. En Chine, Fernand Gigon a parcouru 17.000 kilomètres et fait 8000 photos.

Qu'a-t-il vu en Chine ? L'auteur le dit en quelques mots dans l'avant-propos qu'il donne à *Chine en casquette*.¹

D'abord le décor chinois avec ses visages d'éternité ou ses masques nouveaux de villes, ses campagnes étagées par les rizières ou, au contraire, striées de sillons qui courent du sud au nord de façon à gêner l'avance de cavaliers envahisseurs que personne n'oserait plus, en Chine, qualifier d'impérialistes. Un décor neuf aussi : celui des usines du nord et des chantiers de partout.

Ensuite les hommes et les femmes. J'ai choisi, dans la société chinoise, des représentants types que je suis allé voir vivre, que j'ai interrogés. Pour plus de sûreté, j'ai emporté avec moi un magnétophone qui a enregistré chaque syllabe de nos conversations. La traduction mot à mot des bandes enregistrées ne m'a pas révélé de secrets ou de restrictions mentales, mais j'ai pu suivre à la piste le bizarre et compliqué cheminement de la pensée chinoise. Cette coupe verticale pratiquée au travers de la société, je l'appelle : vingt-quatre heures de la Chine nouvelle. Le rouge y domine.

Fernand Gigon rapporte, dans son ouvrage, ce qui lui a plu, ce qui lui a déplu dans ce pays fascinant et si divers ; il montre l'évolution de la Chine, toutes les transformations qui sont intervenues depuis un certain nombre d'années. Enfin, Fernand Gigon aborde,

1 *Chine en casquette*. Avec seize photographies de Fernand Gigon. Paris Del Duca. (Les Editions mondiales, Paris. 1957).

dans une dernière partie de *Chine en casquette*, les problèmes politiques et économiques. Mao-Tsé-tung a l'oreille du peuple, dit-il.

Pour ses menées politiques, Pékin peut compter sur l'orgueil de tous les Chinois. Le régime dispose d'une cinquième colonne disséminée dans toute l'Asie : ce sont les onze millions de jaunes qui vivent à l'étranger.

Formose et Pékin se les disputent. La jeunesse, dans sa majorité opte pour Mao, fût-elle née des millionnaires marchands de riz de Cholon, caoutchoutiers de Quala-Lumpur ou importateurs de Singapour. Ces Chinois sont fiers qu'on parle d'eux. Ils sont conscients de leur force encore informulée et dans leur patience infinie peuvent esquisser des rêves de grandeur et de domination. Contrairement à la plupart des Etats modernes, la Chine possède à l'état latent les moyens de sa politique étrangère.

L'ouvrage de Fernand Gigon se lit comme le plus passionnant des romans. La Chine éternelle et mystérieuse, la Chine immuable et nouvelle est d'un puissant intérêt. De plus, Fernand Gigon est un journaliste à qui rien n'échappe, qui va au fond des choses. Il veut être vrai. Il est aussi vivant. Il sait choisir les détails qui frappent, qui donnent de la couleur à un récit, à un reportage. Il possède un style rapide, précis, une langue qui a du relief. Parcourir la Chine en compagnie d'un guide aussi clairvoyant, aussi attentif que lui est une aubaine rare.

* * *

Pro Jura qui, depuis longtemps, nous annonçait une revue, a tenu parole. Les fascicules parus de Pro Jura¹ sont riches et variés, imprimés avec le plus grand soin. Les textes fournis par de bons écrivains nous transportent d'une région à l'autre. Les uns valent pour leur couleur, les autres, pour leur poésie. Les photos abondantes qui illustrent la revue sont de valeur.

La publication de Pro Jura nous permet de faire, sous la conduite de guides excellents, de magnifiques excursions dans notre petit coin de terre.

* * *

C'est avec un plaisir extrême que je constate que *Miroirs*² continue de paraître. Cette revue s'est mise à la disposition des écrivains jurassiens ; elle permet à ceux-ci d'exprimer leur message, de se faire mieux connaître. Chaque fascicule, en outre, présente aux lecteurs jurassiens un écrivain n'appartenant pas au Jura.

Ecrivains, artistes de sa région, il faut savoir ce qu'ils sont, il faut entendre ce qu'il ont à dire. Ce n'est pas parce qu'ils sont restés fidèles à leur terre qu'ils sont moins intéressants que ceux des grandes villes. Ils ont souvent plus de saveur que ceux que vantent les cri-

1 *Revue de Pro Jura*. Tourisme dans le Jura bernois. N° 1 : Printemps-été 1958 ; N° 2 : automne-hiver 1958. « Pro Jura », rue Centrale, Moutier.

2 *Miroirs, revue jurassienne*. 3e cahier : Printemps-été 1958 ; 4e cahier : Eté 1958 ; 5e cahier : Automne 1958.

tiques ou que louent certains éditeurs. De plus, il importe de les connaître si nous ne voulons pas passer pour des gens sans culture. Comme l'a écrit avec justesse M. Jean-Pierre Reber, directeur de *Miroirs*, dans l'éditorial du 5^e cahier :

Vie littéraire et artistique active dans un cadre régional, cela suppose aussi que l'élite intellectuelle de la région s'intéresse aux tentatives du terroir. La culture véritable implique une curiosité personnelle et sans cesse en éveil pour les choses de l'esprit. On conçoit mal que des gens qui s'en piquent n'admirent que les auteurs qu'on leur a proposés à l'école, ne prêtent attention qu'à ceux distingués par les manifestations mondaines de Paris, et restent incapables de découvrir et de juger (serait-ce pour conclure qu'elles sont mauvaises) les œuvres qui naissent autour d'eux.

Miroirs est une revue riche et variée que l'on peut recommander sans arrière-pensée ; la plupart des meilleurs écrivains jurassiens s'y sont exprimés déjà, plusieurs artistes de valeur lui ont donné des dessins, des bois, des linos.¹

Longue vie à *Miroirs* qui nous apporte tant de satisfaction.

* * *

*L'Almanach catholique du Jura*² est un messenger que l'on aime voir revenir. Cette publication nous renseigne parfaitement sur la vie catholique dans le Jura et sur les événements étrangers importants. On y trouve des chroniques, des nouvelles attachantes, d'excellents poèmes, comme ce magnifique hommage au général Leclerc, signé Charles Biedermann. De plus, *L'Almanach catholique du Jura* est abondamment illustré. C'est un ami que l'on est content de retrouver à la fin d'une journée de travail, quand la fraîcheur ou la menace de pluie empêche la promenade.

* * *

Comme vous venez de le constater, les livres que l'on peut emprunter à sa bibliothèque pour passer une bonne soirée sont nombreux. C'est avec plaisir que l'on constate la grande activité littéraire du Jura.

1 Ont collaboré à *Miroirs* : Roland Béguelin, Serge Berlincourt, Joseph Beuret-Frantz, Laurent Boillat, Charles Beuchat, Francis Bourquin, Roland Brachetto, Bernard Chapuis, Jacques Chapuis, René Chausse, Emile Corbat, Jacques Cuttat, Jacques-René Fiechter, Clarisse Francillon, Fernand Giauque, Bertil Galland, Roselyne Huot, Roger-Louis Junod, Jacques Mairens, Lucien Marsaux, Pierre Michel, Jean-Pierre Monnier, Nino Nesi, Arthur Nicolet, Paul Noir, Albert Noyer, Jean-Paul Pellaton, André Ramseyer, Werner Renfer, Marco Richterich, Max Robert, Robert Simon, Auguste Viatte, Alexandre Voisard, Roger Voser et Yvette Wagner-Berlincourt ; ainsi que Remiglio, Bottazzi, Jacques Chessex, Marie-Josèphe, Marcel Michelet et Gilbert Trolliet.

2 Edité par la Société « La Bonne Presse » à Porrentruy.